

LE PORTRAIT DU LUNDI

Claude Jaeck, l'Alsacien qui a épousé l'Asie

Singapour, Bangkok, Hong Kong, Shanghai : installé en Extrême-Orient depuis plus de trente ans, ce natif de Hégenheim est devenu un homme d'affaires spécialisé dans l'accès aux marchés asiatiques, passé maître dans l'intelligence de l'autre.

Olivier Brégeard

L'exil n'était peut-être pas inscrit dans les gènes de Claude Jaeck, mais il s'est imposé peu à peu au cours de son enfance. Du côté de Hégenheim, sa mère tenait un café-restaurant, son père travaillait comme comptable dans la Suisse voisine. Comme tous les deux étaient très occupés et qu'il fallait « dompter le saute-ruisseau », avec l'espoir que les études lui permettraient de grimper l'échelle sociale, il fut placé en internat. À l'École des Missions de Blotzheim, l'enfant écoute les récits des prêtres revenus après des décennies d'Afrique. Le petit Sundgauvien est contaminé par ces visions d'horizons lointains. Puis, à Landser, entouré d'une campagne qui ressemble à ses yeux au désert des Tartares, il n'a d'autre échappatoire que le sport et la lecture, Jules Verne, les explorateurs du XIX^e siècle.

Le grand voyage de ses 17 ans achève d'orienter son avenir. Fasciné par la colonie alsacienne de Castroville, son père l'inscrit aux échanges qui se mettent alors en place avec le Texas, au milieu des années 70. Claude Jaeck y passe trois mois, en revient « fluent », en parfait cow-boy. « Je suis descendu de l'avion à Bâle avec mes bottes, mon Stetson, ma Lone Star Buckle et ma boîte de tabac à chiquer », raconte aujourd'hui ce quinquagénaire massif, au sourire bonhomme.

« Dès que les portes se sont ouvertes, je suis parti »

L'Amérique fut « un événement fondateur », qui a changé sa vie. « Dès que les portes se sont ouvertes, je suis parti. Sans rancune (il enverra son premier salaire à Don Bosco). Mais j'avais soif, je voulais dépasser l'horizon de la salle de classe. »

Plus que d'un métier précis, il se voit alors passer sa vie dans des avions, des hôtels, « à l'autre bout du monde ». Il fait donc une école de commerce à Reims, avant un complément passe-partout à Londres. Puis le père d'un de ses camarades de Landser, Yves Pintaud, « qui était un grand ponton chez Sandoz », lui trouve son premier poste, à Singapour, comme coopérant. « Il a poussé le premier domino... »

À l'arrivée dans la cité-Etat, c'est le coup de foudre. « Quand la porte de l'avion s'est ouverte, il y a eu cette grande bouffée d'air humide, cette odeur particulière mêlant



Claude Jaeck à Saint-Louis, lors de sa dernière visite en Alsace, à Noël : « J'ai l'impression d'avoir rêvé ce que j'ai vécu ».

Photo L'Alsace/Jean-François Frey

l'air marin, les épices et l'encens... » Alors que les « expats » vivent entre eux et que les hommes d'affaires ne parlent pas chinois, lui se rapproche des autochtones. « J'étais jeune, j'ai eu des petites amies locales, qui ont favorisé ma découverte de la culture. Il faut être curieux, avoir envie de comprendre, s'intéresser à l'autre, au pourquoi des comportements. La connaissance de l'histoire permet d'éviter des erreurs. »

Après son service, il reste évidemment en Asie : pendant douze ans, à Singapour puis à Bangkok, il ouvre les marchés de la péninsule indochinoise au français Essilor. Il travaillera plus tard dans l'autre sens, en redéfinissant le marketing du chinois Swank, qui exporte également des verres optiques. Il contribuera aussi à développer les activités en Asie de la chaîne de cafés-boulangeries Délifrance, de la grande marque des arts de la table Arc International, du fabricant français de matériels industriels APEM...

Au début de la décennie actuelle, Claude Jaeck a passé deux ans dans le Shandong, une province de l'est de la Chine, afin de redresser une usine du groupe belge Beaulieu, spécialisé dans les revêtements de sol. « C'était synonyme de sacrifices familiaux, et j'étais le seul Blanc dans un « village » de

700 000 habitants. J'ai relevé le challenge... »

Il voit le commerce international comme une question de bon sens, « bon sens paysan, ou alsacien ». « Il faut voir les besoins, mettre en relation les acteurs et les solutions. Les problématiques sont souvent les mêmes. Les hommes se connaissent mais ne se comprennent pas. »

Selon lui, « les Occidentaux continuent de faire les mêmes erreurs. Ils viennent avec des certitudes. Mais si les Chinois s'habillent aujourd'hui comme nous, boivent du bordeaux, consomment à l'occidentale, ils ne fonctionnent toujours pas comme nous. Ils sont imbus de leur histoire, persuadés que les baguettes constituent la façon de manger la plus civilisée. Après trente ans, j'en suis d'ailleurs persuadé, moi aussi ! »

« Chacun croit dans la supériorité de son système »

À l'expérience professionnelle, l'homme d'affaires ajoute son histoire personnelle. Resté en Asie après lui avoir rendu visite, Yves Pintaud lui a un jour présenté la sœur de sa femme, Shau-Yu, originaire de Taïwan. Nouveau coup de foudre. Les deux anciens camara-

des de Don Bosco sont devenus beaux-frères, en même temps que partenaires en affaires (le commerce d'œuvres d'art). « Avec mon épouse, c'est encore le clash des civilisations tous les jours, s'amuse Claude Jaeck, surtout quand il s'agit de l'éducation des enfants ! Chacun croit dans la supériorité de son système, il faut composer constamment avec l'autre, et savoir perdre certaines batailles... »

De même, il décrit l'implantation réussie dans « l'Empire du Milieu » comme une marche plus longue et plus coûteuse qu'il n'y paraît. « Les business plans ne sont pas réalistes, les difficultés plus importantes. Et les entreprises ne sont pas prêtes à payer pour comprendre mais pour survivre, quand elles sont déjà en bout de course. »

Aujourd'hui, Claude Jaeck s'est un peu retiré des affaires. « Je ne conseille plus que ceux qui veulent écouter, je rapproche ceux qui veulent l'être. » Il a tout de même encore deux projets personnels, à Rangoun : la création d'une école hôtelière (« le tourisme explose, comme en Thaïlande il y a 50 ans »), et l'importation de lait infantile. Il voit la Birmanie comme « la dernière frontière », avec un potentiel extraordinaire. Pas un hasard si son fils François-Guillaume, déjà aussi français que chinois, étudie actuellement le

birman à Londres, sur les traces de son père...

Les enfants ayant quitté la maison – Sheela, l'aînée, chante et danse dans un « girls band » californien très sexy, Syd Youth –, Claude et son épouse, parfois assommés par le rythme frénétique de Shanghai, envisagent de se retirer en Thaïlande. Il y a vingt ans, le couple a acheté un grand terrain, dans une zone touristique prisée par la classe moyenne de Bangkok. Aujourd'hui, sa valeur a explosé, les Jaeck projettent d'y construire deux maisons pilotes, avant un éventuel « resort »...

« Si on croit à quelque chose, tout devient évident »

Mais de retour en France, il n'est pas question. L'Alsacien a fait souche, énumérant « ces cultures locales incomparables » d'Asie du Sud-Est, ces pays entre lesquels il ne saurait choisir. « J'ai l'impression d'avoir rêvé ce que j'ai vécu... J'ai eu la chance d'arriver à la bonne période, je m'en suis bien tiré. À force de travail aussi, sept jours sur sept, du matin au soir », souligne-t-il. Ajoutant une touche presque mystique à sa trajectoire : « Si on croit à quelque chose avec passion, avec détermination, tout devient évident. Tout converge dans le même sens... »

Dates

- 1960 : naissance à Bâle, le 25 février.
- 1977 : séjour à Castroville.
- 1983 : diplômé de l'Université du Middlesex (Londres). Part à Singapour comme volontaire du service national dans l'administration auprès de la French Business Association.
- 1985 : représentant en Asie du Sud-Est du fabricant français de verres optiques Essilor.
- 1990 : nommé pour la première fois conseiller du commerce extérieur de la France.
- 1997-99 : depuis Hong Kong, dirige une chaîne de 250 cafés-boulangeries français du groupe Délifrance.
- 1999-2002 : directeur du marketing et des ventes de Swank, fabricant chinois de verres optiques.
- 2003-2005 : chargé du développement en Chine des ventes d'Arc International, grande marque des arts de la table.
- 2005-2008 : représente en Asie les intérêts de la société française APEM, fabricant d'interfaces homme-machine.
- 2010-2013 : restructure l'usine du groupe belge Beaulieu (spécialiste des revêtements de sol) à Rizhao, dans la province chinoise du Shandong.
- Depuis 2013 : partenaire de Relecom & Partners, « société de conseil en fusions et acquisitions et stratégie internationale ayant pour particularité de traiter les dossiers de ses clients d'abord par la dimension culturelle ».

Côté cœur

Claude Jaeck, qui rend visite à ses parents à Hégenheim trois à quatre fois par an, a créé l'an dernier l'Amicale des Alsaciens de Shanghai, « pour parler du pays autour d'une choucroute ». « Nous sommes tous des hommes d'affaires, nous connaissons le terrain, l'association pourrait devenir une équipe de conseil pour les Alsaciens qui s'installent, d'Alsaciens à Alsaciens, sans complication », note-t-il. Loin de la France, il s'est également pris de passion pour l'histoire nationale, fondant notamment la Société d'histoire des Français de Chine en 2010. « J'ai grandi avec les frères de ma grand-mère, dans l'arrière-cuisine du restaurant familial. J'ai le souvenir qu'ils parlaient tout le temps de 14-18. Mais si j'étais resté en Alsace, je n'aurais pas eu une telle envie de m'attacher au passé. » Il considère qu'un Alsacien est plus Français qu'un autre. « En Alsace, la culture est différente, on part travailler en Suisse... Être Français est donc un choix personnel, pas une donnée intangible. Ailleurs, la question ne se pose pas. » Pour le moins pessimiste sur l'évolution de la situation politico-sociale en France, Claude Jaeck est membre d'un « think tank » de Français de l'étranger, « encore assez informel », qui réfléchit à la « reconstruction » du pays, avec le regard et l'expérience de l'étranger. « Une manière de redonner quelque chose à la France... »



1983 à Londres, lors de la remise des diplômes à l'Université du Middlesex



1985 à Hô-Chi-Minh-Ville, effectuant la première visite commerciale d'Essilor depuis la « chute » de Saigon, dix ans plus tôt.



1986, en Birmanie pour Essilor. À l'arrière-plan, la pagode Shwedagon de Rangoun.



2000, à Hong Kong, posant avec femme et enfants dans un studio.